

HUBERT HADDAD  
*Premières neiges sur  
Pondichéry*

z

« SI JE T'OUBLIE,  
JÉRUSALEM »

« On lit Hubert Haddad comme on entre dans un lieu sacré. » Mohammed Aissaoui, *Le Figaro*

« Un humanisme s'affiche ici à l'œuvre, composé en même temps de spiritualité et d'une sensualité de tous les instants. » Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*

« C'est le charme inimitable des récits d'Hubert Haddad : l'audace de prendre le parti de ceux que le tribunal de l'Histoire n'a pas sauvés. En ces temps de choc des ignorances, ce parti pris fait du bien. Et la liberté d'Haddad se révèle salutaire. » *L'Express*

« Le nouveau roman d'Hubert Haddad est un conte envoûtant. » Claire Julliard, *L'Obs*

« Un roman plein de vibrations mélodieuses et de fragrances qui célèbre la tolérance, le pardon et la paix, la poésie de l'âme juive qu'incarne Meintzel. » *Version Femina*

« *Premières neiges sur Pondichéry* est le récit d'un miracle. » Élise Lépine, *Transfuge*

« Hubert Haddad construit son roman à la manière d'une symphonie, entrecroisant les récits comme autant de lignes mélodiques, jouant des effets d'échos pour faire ressortir la force de ces récits d'exil. » Kenza Sefrioui, *TelQuel*

« *Premières neiges sur Pondichéry* est un roman inspiré, grave, mystique, très sensuel. » Jean-Claude Perrier, *Le Magazine littéraire*

# HUBERT HADDAD TOUS ISSUS DE L'EXIL

---

Dans son dernier ouvrage *Premières neiges sur Pondichéry* (1), l'écrivain juif tunisien, auteur de plus de trente romans, rend ses vertus à l'exode à travers un héros fatigué du blocage identitaire prévalant en Israël. Plongée dans les identités mouvantes d'un véritable humaniste.

---

PROPOS RECUEILLIS PAR GÉRALD PAPY • PHOTO : RENAUD CALLEBAUT

---



**« Il faut en finir  
avec l'humiliation  
permanente à  
l'égard des jeunes  
des banlieues »**

## **Comme l'affirme un des protagonistes de *Premières neiges sur Pondichéry*, est-ce par « l'exil et l'exode que le peuple juif existe » ?**

Le peuple juif a continué à exister par l'exil après la chute du Second Temple de Jérusalem (*NDLR : détruit en l'an 70 par les Romains*). Mais l'exil est la dimension même de l'humain. Si, chacun, nous explorons notre histoire au-delà de quelques générations, nous venons tous de l'exil. Nous sommes aussi exilés parce que nous appartenons à l'espace du langage, qui fait sans cesse appel à ce qui n'est pas là, à l'absence.

## **Votre héros, Hochéa Meintzel, musicien juif polonais devenu Israélien, décide d'un nouvel exil, vers l'Inde où il trouve une vie harmonieuse. En choisissant le Kerala, avez-vous voulu démontrer qu'une cohabitation heureuse entre religions est possible ?**

De nombreux juifs ont émigré vers l'Inde, surtout à partir de la chute du Second Temple. Ils y ont été accueillis à bras ouverts. Ils n'y ont pas été persécutés (sauf au XIX<sup>e</sup> siècle, quand Vasco de Gama, explorateur pour le roi du Portugal, a exporté l'Inquisition catholique). Les juifs ont assimilé beaucoup de traits de la culture hindoue, la nourriture, l'habillement... Et ils ont même pu installer, dans la ville de Cranganore, une sorte de principauté à partir de laquelle ils ont exercé le commerce des épices. Aux yeux des hindous, le judaïsme peut parfaitement s'intégrer à leur religion. Pour eux, les divinités ne sont que des avatars. Mais il ne faut pas oublier que les tensions entre hindous et musulmans ont donné lieu à d'épouvantables violences.

## **L'exil d'Hochéa d'Israël vers l'Inde traduit-il une défiance à l'égard de l'Etat juif ?**

Oui, à l'encontre de l'Etat. Hochéa ne supporte plus le blocage identitaire qui prévaut dans son pays. Israël est né du refus des juifs en Europe. Le sionisme aurait pu se matérialiser, au sein de l'Empire ottoman, par une présence communautaire – comme les chrétiens – dans cette Palestine sans frontières définies. L'horreur du nazisme a provoqué une radicalisation des survivants. On leur interdisait l'intégration en Europe et ils ne disposaient pas de pays. Le capitaine Dreyfus était un bourgeois et un officier respectable qui ne demandait qu'à être intégré. Du fait de la montée des nationalismes, il a été le symbole du rejet de la communauté juive. Il ne faut pas oublier le contexte de l'époque, le grand tourbillon du colonialisme. Celui-ci n'a été possible qu'à partir de l'idéologie concomitante du XIX<sup>e</sup> siècle, le racisme théorisé. Les colonisés devaient être considérés comme des créatures inférieures pour légitimer le colonialisme. Cette folie a produit des dommages collatéraux au détriment des juifs, des gitans...

## **Comment l'expliquer ?**

Après la chute de l'Empire ottoman et la défaite de l'Allemagne

## Bio express

**1947** Naissance le 10 mars.

**1951** Arrivée en France.

**1974** Publie *Un rêve de glace* (Albin Michel), son premier roman.

**1979** Suicide de Michael Haddad, son frère peintre.

**2007** Parution de *Palestine* (Zulma), honoré du prix des Cinq continents de la francophonie 2008 et du prix Renaudot poche en 2009.

**2016** Lancement de la revue *Apulée* qui regroupe des contributions d'auteurs arabes, israéliens et européens.

**2017** *Premières neiges sur Pondichéry* (Zulma).

pendant la Première Guerre mondiale, le nazisme a été une forme de retournement de la folie de l'expansion coloniale contre les juifs considérés comme des indigènes, parce que les Allemands avaient été privés de leurs colonies. C'est très complexe. Lorsqu'il analyse de façon binaire la situation en Israël et en Palestine, un homme de bon esprit oublie cette mise en perspective. Maintenant s'impose une réalité : il faut travailler à une solution à deux Etats. Quand on a demandé à Albert Einstein d'être président d'Israël, il a répondu : « Quand vous aurez pris en compte le sort des Palestiniens, pourquoi pas ? Avant, pas question ! » C'est pour cela que Hochéa, mon héros, n'en peut plus. Il ne supporte plus un Etat qui vire au fascisme. En

France, on n'a pas dénié la nationalité française à ceux qui se sont soulevés contre le comportement du gouvernement en Algérie. Pourquoi un Israélien ne pourrait-il pas dénoncer la politique menée par son gouvernement ?

## **Vous parlez de Jérusalem comme de « la seule cité sur Terre où l'on eut pu sauver la paix ». N'en est-on pas fort loin ? La responsabilité en incombe-t-elle aux dirigeants israéliens comme aux dirigeants palestiniens ?**

Ceux qui en portent la plus grande responsabilité à l'heure actuelle sont les dirigeants israéliens. La poursuite de la politique d'implantation de nouvelles colonies n'est pas acceptable et doit cesser. Dans l'hypothèse de la création d'un Etat palestinien, les deux entités seront condamnées à travailler ensemble. Elles devront construire la paix ensemble. Imaginez quel symbole cela représenterait pour l'ensemble du Moyen-Orient. C'est une utopie. Mais pourquoi ne pas essayer d'y travailler ?

## **Dans *Palestine*, ouvrage paru en 2007 où vous évoquiez la fragilité des identités israélienne et palestinienne, un de vos héros affirmait, lui, que « la paix, c'est la loi du plus fort »...**

Les sociétés, exsangues après avoir connu des malheurs et des malheurs, se résolvent un jour ou l'autre à la paix. Ces territoires en ont vécu assez. Il serait temps que la mémoire revienne.

## **Le meurtre d'une dame juive, Sarah Halimi, dans un HLM de Belleville près de Paris a suscité une vive**



« La responsabilité de la paralysie des négociations entre Israéliens et Palestiniens incombe principalement aux dirigeants israéliens. Il est urgent de mettre un terme à la colonisation. »

MUSSA QAWASMA/REUTERS

Quand vous les traversez la nuit, vous vous apercevez que ce sont des déserts à l'abandon. Au même titre qu'Hochéa est d'abord homme avant d'être juif, la petite frappe des quartiers, avant d'être raciste, est quelqu'un auquel il a manqué le minimum de dialogue et de parole. Sa haine est suicidaire.

**Malgré ses imperfections, la démocratie tunisienne vous semble-t-elle le modèle d'évolution politique le plus abouti des « printemps arabes » ?**

La démocratie tunisienne est une réalité. Mais elle est menacée parce que la démocratie en soi est fragile. Le peuple tunisien, les étudiants, les femmes... ont soif de liberté. Une dialectique s'est forgée entre un

**émotion, amplifiée parce que le caractère antisémite n'a pas été reconnu. Percevez-vous, en Europe, une résurgence du rejet du juif comme elle l'a connu dans les années 1930 ?**

L'antisémitisme est toujours présent. Somme toute, la France est sortie un peu tranquille de la collaboration. Or, qu'était-ce d'autre que de l'antisémitisme, la collaboration sous la Seconde Guerre mondiale ? La plupart de ses acteurs ont continué à sévir. Mais toute minorité est sujette au racisme, les Roms, les homosexuels... La montée du terrorisme a entraîné une recrudescence des actes racistes. D'où l'importance de la résolution du conflit israélo-palestinien. Tout vient de là. Sans avoir de notion très précise que ce que peuvent être le juif d'Israël et le juif d'Europe, beaucoup de jeunes se sont focalisés sur Israël et ont développé une haine indigente. J'ai été éducateur dans les banlieues dites difficiles. Je me suis heurté à des convictions obtuses, une grande incompréhension. C'est terrible. Mais nous en sommes tous responsables.

**Comment contrer cette radicalisation dans le chef de certains jeunes d'origine immigrée ?**

Le seul moyen est de leur accorder une part entière dans l'espace civique. Comment ? En travaillant avec de plus petites classes, en réinventant la pédagogie.... La compétition est l'autre visage de l'exclusion. En tant qu'enseignant, on est parfaitement conscient de mettre en compétition des élèves qui n'ont pas les mêmes soutiens à leur disposition. Le chantier de l'éducation est prioritaire. Il faut aussi en finir avec l'humiliation permanente et investir réellement dans ces banlieues.

peuple qui défend sa liberté et des gouvernants qui savent qu'ils ne peuvent pas faire n'importe quoi. Beaucoup d'espoirs ont aussi été soulevés dans d'autres pays. Prenez l'Algérie : tout est prêt pour que cela change. Alger pourrait devenir la capitale culturelle de la Méditerranée. Elle est faite pour cela ; la vie intellectuelle y est intense.

**« Sois plutôt le maudit que celui qui maudit », dit un de vos héros dans *Palestine*. Est-ce un principe qui vous guide ?**

Oui. Il ne faut jamais maudire qui que ce soit. Le pendant de la panique identitaire que l'on vit actuellement est la peur ; et la peur, c'est la haine ; et la haine, c'est la violence. Il faut sortir de ce cercle infernal et comprendre, travailler... D'autant plus que quand on maudit, on maudit souvent l'ange, celui qui est innocent.

**Comment parvenez-vous à rester optimiste ?**

En œuvrant point par point, sur l'éducation, sur la pédagogie... Dans les ateliers d'écriture que j'anime dans les quartiers, des enfants considérés comme perdus ont été rendus à la parole.



Si on relègue ces enfants, qui plus est massivement, il ne faut pas s'étonner de voir le désastre auquel cela aboutit aujourd'hui. ♦

(1) *Premières neiges sur Pondichéry*, éd. Zulma, 192 p., consacré le 14 juin à Bruxelles par le prix Cercle Chapel.

**CRITIQUE**  
**littéraire**

## Nocturnes indiens

**HUBERT HADDAD** Un vieux musicien israélien retrouve à Pondichéry une communauté juive ancestrale

**PREMIÈRES**  
**NEIGES SUR**  
**PONDICHÉRY**  
D'Hubert Haddad,  
Zulma,  
184 p., 17,50 €.



**MOHAMMED AISSAOUI**  
maissaoui@lefigaro.fr

**C'**EST un court roman, mais qui exige du temps pour être lu, car chaque mot est un chemin délicat qu'il faut parfois parcourir plusieurs fois.

Tout, chez Hubert Haddad, est d'une extrême délicatesse. Ses phrases sont si poétiques qu'elles peuvent s'apprécier seules et garder toute leur mystérieuse beauté. Elles sonnent comme des aphorismes. C'est le cas dans toute son œuvre composée d'exigence et de qualité, comme dans ce nouveau titre. Ce livre résonne

avec *Le Peintre d'éventail* paru en 2013, Prix Louis Guilloux et Grand Prix de la Société des gens de lettres.

Un homme se retirait alors dans une pension, au nord-est de l'île de Honshu (Japon), et s'attachait à un vieux jardinier qui excellait dans la peinture d'éventail et le haïku. Ici, c'est Hochea Meintzel, un vieil homme, violoniste israélien invité à un festival de musique, qui trouve refuge dans une pension à Fort Cochin (ou Kochi) en Inde, sur la côte Malabar, près de Pondichéry.

Meintzel est un grand musicien, né en Pologne, fils de déportés ; il a vu sa fille adoptive mourir lors d'un attentat à Jérusalem. C'est après ce drame qu'il décide de ne plus retourner en Israël.

### Mémoire troublée

Autre marque de fabrique chez Haddad : le hasard est comme un personnage, un acteur même. Dans *Premières neiges sur Pondichéry*, Meintzel veut fuir Israël, ne se revendique pas juif, mais tombe dans cette Inde lointaine sur une communauté hébraïque ancestrale. Plus inattendu encore, les circonstances – et un ouragan nommé « *Rivière de perles* » – vont le conduire à entrer dans une synagogue et « jouer » au dixième rabbin afin d'être dix pour psalmodier le kaddish. Il a beau dire et répéter à ladite communauté qu'il n'est

pas leur homme, sa judéité le rattrape. Comme son passé.

Meintzel narre son double voyage dans l'Inde complexe et la mémoire troublée des Juifs de Pologne ou d'Éthiopie. Il convoque les cantiques, joue avec son érudition et son art qui fait de chaque bruit, de chaque silence, une musique. Par moments, il raconte avec son ouïe, comme le narrateur du *Parfum*, enfant doté d'un don unique qui le rend capable de percevoir toutes les effluves du monde, contait avec son odorat.

Il y a des pages qui constituent d'incroyables descriptions de sons. La musique est omniprésente, elle agit comme un hypnotiseur, un envoûtement. Le romancier n'écrit-il pas que « *les mélodies sont des âmes qui n'ont pas trouvé de corps* » ? Et un peu plus loin : la musique, « *c'est le temps même qui nous signale son passage. Il faut l'accueillir pour ce qu'elle a d'insaisissable, comme la vie, comme la succession obscure des événements...* ». Les phrases ondulent au gré des pérégrinations du narrateur. On ne sait par quelle magie le récit, malgré la mélancolie, les drames, l'exil forcé, diffuse quelque chose d'optimiste.

Est-ce grâce aux dernières lignes du roman ou de son exergue « *Écris le chant joyeux de la guérison, / le chant précieux de la délivrance, / et de ton futur ainsi tu te souviendras* » ? On lit Hubert Haddad comme on entre dans un lieu sacré. ■

**PREMIÈRES NEIGES  
SUR PONDICHÉRY**

PAR HUBERT HADDAD.

ZULMA, 192 P., 17,50 €.

♥♥♥♥♥ C'est le charme inimitable des récits d'Hubert Haddad : l'audace de prendre le parti de ceux que le tribunal de l'Histoire n'a pas sauvés. En ces temps de choc des ignorances,

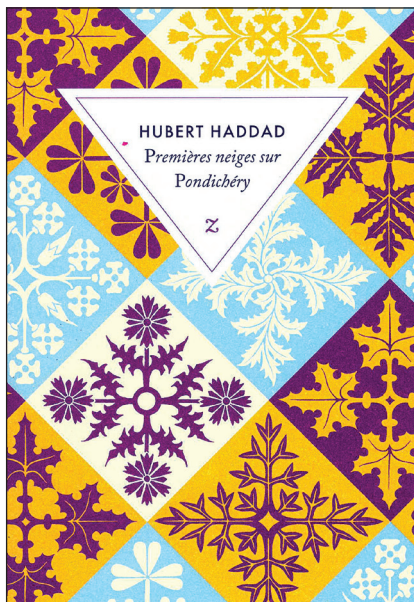


ce parti pris fait du bien. Et la liberté d'Haddad se révèle salutaire. Son héros, Hochéa Meintzel, violoniste de son état, est un homme des arrachements. Traumatisé par un attentat islamiste, il quitte son refuge, Jérusalem, de la même façon qu'il a déserté son berceau familial, Lodz, en Pologne. Hué par son public qui ne le comprend plus, Meintzel accepte de se rendre en Inde, à l'invitation d'une académie de musique. Meintzel, c'est son honneur et son pari, veut échapper à la servitude de la racine. Le livre d'Hubert Haddad construit ainsi une nouvelle Babel. « Le mélange des langues en temps de paix est la plus belle musique », affirme-t-il. Flirtant parfois avec l'essai, ce roman s'ouvre sur une citation d'une haute figure du hassidisme : « Ecris le chant joyeux de la guérison [...] et de ton futur ainsi tu te souviendras. » **A. Lx**



# La musique et les mémoires

**Parution.** Le dernier roman d'Hubert Haddad nous emmène en Inde sur les traces d'un musicien aveugle qui fuit la violence communautaire. Virtuose.



► **Premières neiges sur Pondichéry**  
Hubert Haddad  
Zulma, 192 p.,  
230 DH



Hubert Haddad, écrivain prolifique et multiforme, prix des cinq continents de la Francophonie pour *Palestine* (Zulma, 2007).

“Je ne suis plus israélien et je ne veux plus être juif, ni homme, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque héritage”, déclare Hochéa Meintzel à la fin d’un concert à Tel-Aviv. Le violoniste virtuose, rescapé du ghetto de Lodz, quitte Israël “sans idée de retour après une vie d’espoir et de colère”. C’est en Inde qu’il se rend, à l’invitation d’un festival de musique carnatique à Chennai. Là commence un nouveau voyage, de Pondichéry aux montagnes du Kerala, jusqu’à la côte de Malabar. Le musicien est guidé par une jeune et délicate artiste, Mutuswami, dont la voix lui rappelle sa fille adoptive Samra, qui a perdu la vie dans l’attentat où il a perdu la vue. Un cyclone l’amène à se réfugier dans l’antique synagogue bleue de Fort Cochin, où il est l’inespéré arrivant, celui qui permettra aux neuf hommes présents de dire le *Kaddish* de l’orphelin, la grande prière qui exige un quorum de dix fidèles. Malgré ses réserves, Hochéa Meintzel accepte pour entendre l’histoire mouventée des juifs de Kochi.

## Éloge des brassages

L’écrivain d’origine tunisienne Hubert Haddad poursuit avec ce roman son tour du monde. Il avait peint le Japon, la Palestine, la Corse... Si l’Inde est le cadre de

ce texte, elle est le nœud de routes qui mènent dans le monde entier, le carrefour de légendes et de mélodies, de croyances et de solitudes. Hubert Haddad livre ici un texte intense, à la fois intime et politique. Au-delà du périple d’un homme au soir de sa vie, alourdi de blessures et de deuils, ce roman est un vibrant plaidoyer contre les violences communautaristes, en particulier celles qui endeuillent la Palestine et Israël. Un communautarisme absurde, dont la condamnation revient comme un refrain. De Samra, Hochéa Meintzel dit : “Qui eut pu la déclarer juive ou palestinienne ?” Plus loin, songe-t-il, “sans cœur à partager, qui peut se targuer d’être juif, musulman ou chrétien ? [...] *Le Temps seul est sacré.*” L’histoire racontée par le hazzan bègue de la synagogue bleue fait l’éloge des mariages entre juifs et basses castes et des brassages de populations et de langues, qui sont le mouvement même de la vie. Car, songe Hochéa Meintzel en repensant à l’attentat, la mort, c’est le silence. “Ceux qu’on tue n’entendent rien. Pour eux seuls, les explosifs gardent le silence des fleurs et des météorites.”

Hubert Haddad construit son roman à la manière d’une symphonie, entrecroisant les récits comme autant de lignes mélodiques, jouant des effets d’échos pour faire ressortir la force de ces récits d’exil. Au final, on retient de ce tourbillon le très beau portrait d’un homme porteur de toutes les mémoires et de toutes les musiques, éperdument épris de beauté, de paix et de liberté. ■

## Dans le texte. “La haine est un suicide”

“Être juif aujourd’hui, c’est avoir appris à ses dépens les leçons indignes de l’Histoire. C’est accorder autant de crédit à Kafka qu’aux maîtres de la Torah. Il n’existe de communauté que par la culture et l’esprit, et celle-là ne se perpétue que dans l’accueil et le partage. Les noces de l’attente et de la mémoire, en toutes langues, s’appellent espérance.

Dès lors, je considère absolument le Palestinien comme mon semblable, compagnon fugitif du mystère d’exister. Au même titre qu’un membre de ma famille ou qu’un Indien de Bombay. C’est d’une seule voix qu’il faut réclamer la paix, la fin des guerres civiles organisées par des douaniers intempêtes vendus aux marchands d’armes, la mise au ban des

extrémistes religieux ou laïcs. Temporiser, c’est laisser outrager et détruire. Surseoir est tuer. Ceux qui ont connu la pire oppression, l’abandon des nations et l’holocauste peuvent-ils accepter de bafouer leur aspiration à l’universalité pour une intégrité absurde ? Juifs ou Palestiniens, la haine est un suicide. Nous sommes une même âme, un même chant d’avenir.”

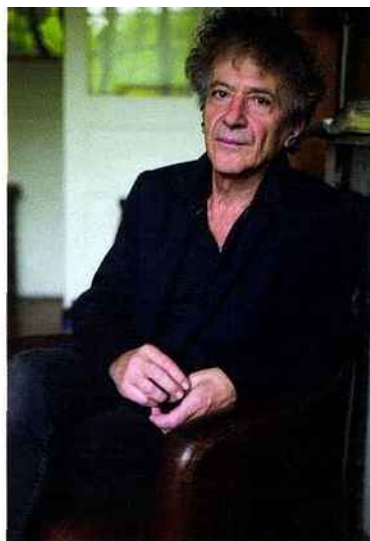


Critique Fiction

## Hubert Haddad Shalom Madras



Du ghetto de Łódź à la communauté juive de Kochi, dans le Kerala, en passant par Jérusalem, l'itinéraire initiatique d'un violoniste virtuose, et la découverte de l'Inde par Hubert Haddad. Par Jean-Claude Perrier



Né à Tunis en 1947, Hubert Haddad s'est illustré dans tous les genres. Il est aussi peintre.

C'est en 2005, juste après le tsunami qui frappa les côtes de l'Andhra Pradesh et du Tamil Nadu (et dont il exagère d'ailleurs le nombre de victimes), qu'Hubert Haddad s'est rendu en Inde du Sud. Avec, pour projet, un roman traitant du judaïsme en Inde, sujet à la fois passionnant et méconnu (1). En fait, il a fallu dix ans à l'écrivain pour le mener à bien. Avec ce constat : après le Japon classique, magnifiquement ressuscité dans *Le Peintre d'éventail* (Zulma, 2013), l'Asie inspire particulièrement Hubert Haddad.

### Dans une synagogue indienne

Son héros, Hochéa Meintzel, naît dans le ghetto de Łódź, où il apprend clandestinement la musique, interdite par les nazis, avec les *klezmerim*. À son tour, il devient violoniste, virtuose. Seul rescapé de la Shoah, où ses parents et son frère ont péri, il gagne la France, puis fait son *alya* vers Israël. Jusqu'à ce qu'un attentat, frappant un autobus, ne tue Samra, sa fille adoptive. Vieux, aveugle, lassé des guerres et de la violence, il accepte une invitation pour une tournée de concerts à Chennai (l'ancienne Madras). Avec en tête l'idée de ne plus revenir, de disparaître, de se dissoudre dans l'immense sous-continent, comme ces jeunes *refuzniks* israéliens, de Jaffa ou de Tel-Aviv, qui fuient Tshal et qu'on rencontre un peu partout dans le pays. Sur les plages de Goa, notamment.

### Extrait Famille recomposée

Être juif aujourd'hui, c'est avoir appris à ses dépens les leçons indignes de l'Histoire. C'est accorder autant de crédit à Kafka qu'aux maîtres de la Torah. Il n'existe de communauté que par la culture et l'esprit, et celle-là ne se perpétue que dans l'accueil et le partage. [...] Dès lors, je considère absolument le Palestinien comme mon semblable, compagnon fugitif du mystère d'exister. Au même titre qu'un membre de ma famille ou qu'un Indien de Bombay. C'est d'une seule voix qu'il faut réclamer la paix, la fin des guerres civiles organisées par des douaniers intempestifs vendus aux marchands d'armes, la mise au ban des extrémistes, religieux ou laïcs. Temporiser, c'est laisser outrager et détruire. Surseoir est tuer.

Dès son arrivée, Meintzel se montre sensible à l'Inde. Sa musique, bien sûr, qui dépayse son oreille « occidentale ». Mais aussi ses bruits, ses parfums, son peuple. En particulier Mutuswami, une jeune jaïn qui lui sert de guide et d'interprète, et avec qui un lien tendre se crée. Le musicien voyage : Madras, Pondichéry, puis le Kerala, jusqu'à Kochi (ex-Cochin). Là, et il semble qu'il l'ignorait, demeure l'une de ces micro-communautés juives de l'Inde (comme à Puna, Bombay ou Delhi, où elles sont augmentées par des

étrangers de passage), blottie au sein de sa synagogue. Neuf vieux bonshommes, même pas assez nombreux pour dire le kaddish des morts, Juifs « bleus » et « noirs » confondus. Les premiers sont les descendants de ces « Hébreux » qui ont fui le Moyen-Orient dès le VI<sup>e</sup> siècle, rejoints par d'autres vagues d'émigrants. Les seconds, des métis autochtones convertis. Une certaine ségrégation existe d'ailleurs entre eux, comme pour les Falashas d'Éthiopie en Israël, où une majorité des Juifs indiens est aussi partie vivre, dépeuplant un peu plus sa communauté d'origine. En ce qui concerne l'Inde hindoue, les Juifs s'y sont parfaitement intégrés, et ils auraient même joui un temps d'un royaume à eux, sur la côte de Malabar, appelé Cannanore, Anjuvannam ou Shingli, et largement mythique. Ils n'ont été persécutés qu'au temps de la Contre-Réforme et de l'Inquisition, par des catholiques venus du Portugal !

Meintzel ne sait pas bien où il en est avec sa religion. Mais, à cause du tsunami, il va se réfugier à la synagogue, devenir le dixième Juif, celui qui permet de dire le kaddish. On imagine qu'avec ses racines il a retrouvé paix et sérénité. C'est la note finale de ce roman inspiré, grave, mystique, très sensuel. ●

(1) Voir les livres de l'écrivaine juive indienne Esther David, en particulier *Le Livre de Rachel et Shalom India Résidence* (éd. Héloïse d'Ormesson).

PREMIÈRES NEIGES SUR PONDICHÉRY, Hubert Haddad, éd. Zulma, 192 p., 17,50 €.



## CRITIQUES

## ROMAN

## La fugue du violoniste

PREMIÈRES NEIGES SUR PONDICHÉRY, PAR HUBERT HADDAD,  
ZULMA, 192 P., 17,50 EUROS.

★★★★ A l'issue d'un concert donné à Tel-Aviv avec le Philharmonique, le violoniste Hochéa Meintzel, intimement meurtri par un attentat, déclare : *« Je ne suis plus israélien et je ne veux plus être juif, ni homme, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque héritage. »*

Après le scandale provoqué par ces propos irrévocables, il quitte Israël sans idée de retour. A l'invitation d'un festival de musique



carnatique, le vieil homme débarque à Chennai, en Inde du Sud. Guidé par la douce Mutuswami, il s'immerge dans ce pays inconnu et fascinant et s'y enfonce comme dans un dédale. Son périple le mènera de Pondichéry à la côte de Malabar. Mais rien ne peut lui faire oublier son drame : la perte de sa protégée Samra, dont le visage le visite encore durant les nuits suffocantes. Comme le hante tou-

jours le souvenir du ghetto de Lodz, où il vécut enfant. A Fort Cochin, pris dans un cyclone, il se réfugie avec un étranger dans l'antique synagogue. Quelques fidèles, otages comme lui de la tempête, évoquent alors la geste des juifs indiens. Ponctué par cette élégie, le nouveau roman d'Hubert Haddad (*photo*) est un conte envoûtant. L'histoire d'un homme aux prises avec sa conscience, son identité et ses origines.

**CLAIRE JULLIARD**



LA CHRONIQUE  
LITTÉRAIRE  
DE JEAN-CLAUDE  
LEBRUN



Hubert Haddad  
et son violon

## Hubert Haddad Le violon errant

**PREMIÈRES NEIGES SUR PONDICHÉRY,  
d'Hubert Haddad.**

Éditions Zulma, 192 pages, 17,50 euros.

**A**u fil de ses nombreux livres, l'écrivain réussit le tour de force de faire souvent se rejoindre la plus haute poésie et l'actualité la plus brûlante. *Palestine* (2007) en portait superbement témoignage. Le voici aujourd'hui accompagnant son personnage principal, le violoniste Hochéa Meintzel, de Jérusalem à Kochi (l'ancienne Cochin, en Inde du Sud) au long d'un parcours qui relève autant de l'initiation que du symbolisme qu'il affectionne tant.

Dans ce roman cultivé, qui se nourrit d'une pléthore de références, Hubert Haddad vient s'inscrire à sa manière dans l'actuel débat sur les héritages et les identités. Le virtuose né dans le ghetto de Lodz, qui n'établit pas de hiérarchie entre le grand répertoire classique et la musique klezmer des

## L'auteur trame une histoire aux fils innombrables, réels ou légendaires.

de correspondances sur le mode baudelairien et réactivent sa mémoire. Une histoire alors peu à peu émerge. L'exil de Pologne, où sa famille proche avait fini dans les camps de la mort, la rue des Rosiers à sept ans, Jérusalem plus tard, aimée pour son animation et sa diversité. Jusqu'à l'assassinat d'Yitzhak Rabin, l'attentat contre le bus dans lequel Meintzel se trouvait avec sa fille adoptive, la construction du mur. Il accepte alors une invitation à un festival musical en Inde, occasion d'un nouvel exil : « *Je ne suis plus israélien et je ne veux plus être juif, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque héritage.* » Pour lui, il importe que des musiques et des langues multiples se rencontrent par-delà les haines identitaires, en une manière de grand chant du monde s'enrichissant des différences. À Kochi la tolérante s'étaient réfugiés déjà des juifs après la prise de Jérusalem par les Babyloniens, au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., comme après la destruction du second Temple, sept siècles plus tard. Hubert Haddad, fort de son époustouflante virtuosité romanesque, trame ainsi une histoire aux fils innombrables, réels ou légendaires. La beauté bigarrée du mélange des cultures et des langues s'y éprouve de la même façon que celle des paysages et des musiques. Un humanisme s'affiche ici à l'œuvre, composé en même temps de spiritualité et d'une sensualité de tous les instants.

shtetls, découvre maintenant un nouveau son, la musique carnatique fondée sur l'improvisation, traditionnellement pratiquée dans le sud de l'Inde. Il prend en même temps connaissance d'une foule de sensations nouvelles, auditives mais aussi visuelles et olfactives, qui tissent autour de lui un véritable réseau



## 3 BONNES RAISONS DE LIRE



### Premières Neiges sur Pondichéry

d'Hubert Haddad (Zulma)

- 1** Parce que cet auteur prolifique, couronné de prix littéraires, nous offre un roman sensuel et philosophique sur l'exil. Anéanti par un attentat dans un bus à Jérusalem auquel il a survécu, ainsi que sa fille adoptive, Hochéa Meintzel, vieux violoniste virtuose, part pour l'Inde décidé à ne jamais revenir.
- 2** Parce que nous assistons à la renaissance de Meintzel, au cœur d'une Inde envoûtante, berceau des cultures. En compagnie d'une merveilleuse guide, il découvre Pondichéry sous la neige, puis Fort Cochin, où il se réfugie dans la synagogue bleue pendant un cyclone. L'amour lui redonne le goût de la vie.
- 3** Parce que la musique est ici la mémoire du monde, celle du kaddish salvateur dans le ghetto, des légendes bibliques et de la communauté juive indienne. Un roman plein de vibrations mélodieuses et de fragrances qui célèbre la tolérance, le pardon et la paix, la poésie de l'âme juive qu'incarne Meintzel. **E. de Boysson**

Jean-Claude Perrier, 25 novembre 2016

## Un juif en Inde

**3 janvier > ROMAN** France

**De Łódź à Jérusalem puis à Kochi, Hubert Haddad invente la trajectoire d'un musicien en quête de lui-même.**

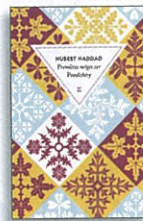
Né dans le ghetto de Łódź, où il a appris la musique auprès des klezmerim, Hochéa Meintzel est devenu à son tour violoniste. Seul rescapé de sa famille, il a pu fuir vers Paris, puis a fait son alya en Israël. Il vivait à Jérusalem, en compagnie de sa fille adoptive palestinienne, Samra, tuée dans un attentat contre un bus. Patriote mais pacifiste, le vieil homme, aveugle, accepte alors une série de concerts dans l'Inde du Sud, Tamil Nadu et Kerala, pour fuir la violence, la guerre. Dès son arrivée à Chennai (ex-Madras), il sait que, comme nombre de jeunes Israéliens, *refuzniks* de Jaffa ou de Tel-Aviv, il ne reviendra pas. D'autant qu'un lien, à la fois fort et pudique, se crée avec sa guide et interprète, Mutuswami, une jeune jaïn. Quelque chose qui dépasse vite le cadre professionnel et ressemble à de l'amour.

Ce n'est pas le premier contact de Hochéa avec le monde indien. Autrefois, il avait eu pour élève Nandi-Nandi, un *dalit* kéralais qui, fasciné par l'histoire des juifs de l'Inde et amoureux (en vain) de Samra, avait envisagé de se convertir au judaïsme. Il lui avait raconté l'histoire de Cranganore, le royaume mythique concédé aux « Hébreux » intégrés dans la

société hindoue, sur la côte de Malabar, non loin de Kochi (Cochin). La seule fois où ces juifs « bleus », installés en Inde depuis le VI<sup>e</sup> siècle, ont été persécutés, ce fut, au nom de l'Inquisition, par les Portugais !

A Kochi, comme dans d'autres villes (Pune, Mumbai...), demeure une minuscule communauté, juifs « bleus » et « noirs » (autochtones convertis, comme les Falashas d'Ethiopie) confondus, même pas suffisante pour dire le kaddish. Heureusement, au terme d'un long périple, d'une découverte de la musique indienne qui vient bousculer son oreille « occidentale », Hochéa rejoindra ses frères, malgré lui, à cause du tsunami de Noël 2004 qui a frappé certains points des côtes sud de l'Inde. Et dont Hubert Haddad exagère d'ailleurs les statistiques.

Peu importe. Licence accordée, pour ce roman mystique, poétique et grave, inspiré par un voyage en Inde que l'écrivain a effectué en 2005, et qu'il a mis dix ans à « digérer ». Le résultat est superbe. Décidément, après le Japon, l'Asie réussit à Hubert Haddad. **J.-C. P.**



**HUBERT HADDAD**

**Premières neiges sur Pondichéry**

ZULMA

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-84304-785-5



9 782843 047855

JANVIER 2017

**CULTURE**

Arrivée émue d'une immigrante des Bnei Memashe à l'aéroport Ben Gourion

© Neri Shoval / Pano90

## **LES TRÉSORS ENFOUIS**

Kerenn Elkaïm

Hubert Haddad cultive l'orfèvrerie de la poésie et nous entraîne en Inde. Son héros est un musicien israélien brisé, un juif errant qui a besoin de se perdre en terre étrangère. Ce voyage le conduit sur les pas de la communauté juive indienne.

**L'Arche :** Vous citez en exergue Rabbi Nahman de Braslav : « *Écris un chant joyeux de la guérison, le chant précieux de la délivrance.* » De quoi l'écriture vous guérit ou vous délivre-t-elle ?

**Hubert Haddad :** Je ne suis pas sûr que l'écriture me guérisse, mais sans elle, je suis dépressif. Après la poésie et les nouvelles, le roman m'a offert un espace d'équilibre, où je ne me sens pas seul. Je me retrouve dans la vie de l'imaginaire. L'écriture me porte. Avec elle, tout est enjeu et réflexion, puisqu'elle me délivre des a priori manichéens. S'en défaire est une libération. Il s'agit d'une symphonie intérieure, qui consiste à travailler avec l'inconscient, le subliminal et tout ce qui est dans la vie.

**L'art a-t-il encore un pouvoir dans « ce monde sourd » ?**

L'art se veut une contestation des pouvoirs. Il représente aussi un miroir éclairant des perspectives cachées, des pensées, de l'inconscient des êtres et des sociétés.

**Vous êtes né à Tunis, dans une famille juive, pauvre et illettrée, avant d'être exilé en France. Comment portez-vous ces identités ?**

Je me sens proche d'Albert Memmi qui remet en question cette notion d'identité. Il préfère parler « *d'appartenance* ». On ne doit pas se fondre avec elle, juste avancer dans le monde. L'art exige qu'on soit dans l'interrogation indéfinie, la remise en question, l'utopie intériorisée malgré l'inquiétude. J'ai le sentiment intime de ne pas avoir d'identité en soi. Mes parents sont des déshérités d'Afrique du Nord. Mon père était tailleur de pierres, ma mère venait de Constantine. Ces gens déplacés se sont sentis très isolés dans la France, du début des années 50. Lors de la guerre d'Algérie, ils ont éprouvé une sorte d'étrangeté dans ce monde hostile. Ils parlaient l'arabe entre eux, alors mon frère et moi, on n'avait pas vraiment de langue. Mon enfance a été difficile, mais la découverte de la poésie a tout changé.

Baudelaire et Rimbaud m'ont offert une langue artistique, que j'ai appréhendée avec tous mes exils réels et intimes. Comme le dit Kafka, « *la poésie permet de se réinventer* ».

**Pascal soutient que « l'homme sans religion n'est qu'un monstre, un chaos ». Alors qu'elle est aussi source de tensions et de crispations, pourquoi cette citation vous parle-t-elle ?**

En son temps, cette phrase avait une autre signification. Tout le génie de Pascal part de ce drame intime, qui l'a marginalisé, puisqu'il se voulait janséniste dans un monde catholique. Aujourd'hui, on peut remplacer le mot religion, par le mot « *humanisme* ».

**Comment ressentez-vous votre héritage juif ?**

Mon enfance a été bercée par les fêtes et les prières. J'étais donc très imprégné par le judaïsme. Impossible de faire sécession avec cette part d'arabité et de berbérité qui m'a formé. Cette appartenance a façonné mon mode de pensée. Je n'ai pas encore réalisé de mitsva, mais j'ai passé ma vie à aller à la rencontre des gens. En tant qu'éducateur de rue, j'ai travaillé en banlieue avec des jeunes perdus ou toxicos. Puis, j'ai inventé des ateliers d'écriture qui m'ont conduit vers les immigrés, les prisons ou l'hôpital psychiatrique pour enfants. Il y a tant de gens qui aspirent à écrire.

**Comment est né ce roman sur l'Inde, un pays qui vous a tellement marqué ?**

Je suis parti avec l'idée d'écrire un roman autour de la légende de Cranganore, une principauté juive autonome. Mais je me suis pris l'Inde de plein fouet. Il y a quelque chose d'originel là-bas, que ce soit dans les sensations, les bruits, les odeurs. Tout semble à vif. Bouleversant, ce décalage, ce vertige est accentué par la lenteur et la beauté des regards. L'Inde a changé depuis ce voyage, il y a dix ans, mais le pays demeure fascinant. On y retrouve un air légendaire, voire antique.

**Qu'est-ce qui fait la particularité des juifs d'Inde ?**

Les juifs d'Inde ont un destin très différent des juifs du monde entier. Il y a de nombreuses strates les concernant. Leur origine se situerait après la destruction du premier et du second temple de Salomon. D'autres, comme les Bnei Israël, affirment qu'ils descendent d'une tribu perdue. Ces communautés ont su créer et garder une communauté pré-rabbinique, tout en se référant à la Torah. Après l'Inquisition, les juifs sont venus de partout, parce qu'ils ont été reçus à bras ouverts par les princes indiens, les hindous et la population. Ça leur plaisait de voir arriver des gens avec une culture et un Dieu différents. L'hindouisme l'exclut pas, tout comme le judaïsme il n'est pas dans le prosélytisme, alors les conditions étaient favorables pour intégrer les juifs. On dit même qu'on leur a légué des territoires, comme Cranganore. Cette histoire lacunaire des juifs de Pondichéry ou Cochinchine, ne peut qu'attirer un romancier. Toute légende qui se perpétue renferme une dimension de vérité.

**Que reste-t-il désormais de cette communauté juive, que vous décrivez dans ce roman ?**

La situation est comparable à celle des juifs d'Afrique du nord. Je suis un peu nostalgique de ces cultures et ces civilisations qui disparaissent. Elles se fondent dans autre chose, tel est le lot de la modernité qui ne peut pas garder cette mosaïque du monde. Tout va se griser, perdre ses identités. La plupart des juifs d'Inde ont fait leur alya. Dans mon roman, je parle des quelques vieillards qui veillent sur « *la synagogue bleue* », une splendeur. Face aux temples baroques, elle représente quelque chose de minéral, végétal et organique. On s'y sent infiniment en paix. Il est toutefois difficile pour eux de parvenir à un *minyán*. Lorsque mon héros, Hoshéa, passe par là, ils peuvent enfin faire la prière et le kaddish. Cet homme, fatigué par le conflit moyen-oriental, se sent handicapé face au chaos du



## CULTURE

monde qui l'entoure. Grâce à ces vieillards, qui lui parlent du royaume de Cranganore, il ressort secrètement bouleversé. C'est l'histoire d'une réconciliation...

**« La plupart des juifs d'Inde ont fait leur alyá. Dans mon roman, je parle des quelques vieillards qui veillent sur la synagogue bleue, une splendeur. Face aux temples baroques, elle représente quelque chose de minéral, végétal et organique. »**

« Né juif », Hoshéa « voulait se croire Israélien et défendre cette appartenance rêvée. » En quoi est-il désillusionné par la Terre promise ? La seule illusion vivante en lui est la musique, or voilà qu'il se retrouve dans un monde discordant. Partir à un festival musical en Inde n'est qu'un alibi pour quitter le pays. Ne sachant plus où se situe « sa Jérusalem », il va errer jusqu'à en trouver une autre, auprès de ces neuf vieillards. Il a besoin de se réconcilier avec la vie, sans rien renier de ses revendications humanistes. Pour Hoshéa, l'identité est culturelle, c'est pourquoi nous la portons et la recréons sans cesse. Le fait qu'elle ne soit pas inscrite dans nos gènes représente un désir, une volonté. On est juif seulement parce qu'on veut prendre en soi cette culture, voire ce rêve. L'Autre se compose de tous les



Célébration de Hanoukah à Mumbai

autres. Aujourd'hui, les espérances semblent endormies, que ce soit concernant Israël ou le reste du monde, mais on espère tous un bel éveil. J'attends que des voix fortes nous sortent des peurs et de l'enfermement. Israël me fascine par sa richesse insensée, qui devrait être exaltée. Ce pays possède tant de savoirs, de cultures, d'artistes, de philosophes et de savants, or il doit sortir d'un vase clos pour inventer quelque chose de nouveau.

**Hoshéa possède une « vie d'espoir et de colère ». Alors qu'il porte le poids de l'histoire juive sur ses épaules, est-il le symbole de la mémoire ?**

J'ai tellement écrit sur la mémoire, parce que j'écris sur l'oubli. Les historiens affirment que nous sommes dans une éternelle répétition de l'Histoire, mais le questionnement resurgit seulement s'il y a oubli. Ce dernier permet à l'imaginaire de faire son travail. Le voyage d'Hoshéa se veut une forme d'amnésie. On le découvre après une tragédie, lors d'une paren-

thèse dans sa vie. L'Inde lui procure un vrai trésor de sensations. Brusquement, les souvenirs vécus et rêvés surgissent. Peut-être que cette traversée des sens vise à retrouver les origines et à renouer avec tout ce qui a été perdu : la liberté talmudique, cet espace de questionnement quant au mystère. Mon protagoniste n'a pas eu d'enfant, mais je suis persuadé qu'on transmet la vie par l'art et l'enseignement. J'écris ici « qu'être juif aujourd'hui, c'est avoir appris à ses dépens les leçons indignes de l'Histoire ». On passe sur les temps de paix, en présentant la guerre de manière romantique, mais celle de 14-18 a décimé la jeunesse. Puis, celle de 40-45 nous a appris que la culture la plus raffinée d'Europe peut produire l'horreur absolue. Je crois, en réalité, que tous les malheurs de la planète sont les séquelles de l'impérialisme colonial. On date les leçons de l'Histoire dans les guerres et les catastrophes, or elles se trouvent aussi dans la découverte de grandes œuvres artistiques.



**Votre nom signifie forgeron en arabe, alors qu'aimeriez-vous forger et transmettre à travers votre œuvre ?**

Je ne crois pas qu'un écrivain doive prendre une direction précise. Est-ce qu'on poserait cette question à un musicien ? Même si je travaille sur la langue, dans une grande tension, j'aimerais aboutir à une œuvre qui puisse vivre toute seule. Comme je ne veux jamais réécrire le même livre, je reste inquiet quant à sa forme. Freud disait d'ailleurs « *la répétition c'est la mort* ». Il est donc essentiel de se renouveler et d'être vivant. Je suis porté par les choses vécues ou les secrets, qui m'ont ébloui et aveuglé. À vingt ans, j'ai touché à l'indicible... J'ai manqué de mourir, mais je me suis réveillé à ce que Nietzsche ou les kabbalistes nomment « *l'éternel retour* ». Qu'ai-je à transmettre à la génération qui n'a pas vécu le XX<sup>e</sup> siècle ? Rien si ce n'est qu'on peut vivre, travailler et construire ensemble. C'est dans cet esprit, que

j'ai fondé la revue littéraire *Apulée* (Zulma éditions). Elle vise à célébrer la beauté, l'art et la poésie de la Méditerranée. Ainsi ce désir de fraternisation se retrouve réuni entre ces pages, qui développent le thème de « *l'imaginaire et son pouvoir* ». Un mélange d'écrivains méditerranéens, israéliens, africains, roumains, grecs ou yiddish montrent à quel point nous œuvrons pour la liberté. Nous devons continuer à avancer avec toutes ces contradictions que nous, les juifs, portons en nous. Elles nourrissent continuellement mon travail car on n'a rien résolu. L'espérance ne correspond pas à de la naïveté, elle est de l'ordre du rêve, de la volonté et du combat. Que restera-t-il de la vie si on s'abandonne ? J'espère qu'on obtiendra ce que tous les hommes, les femmes et les enfants désirent : la réconciliation et la paix. ●

**Hubert Haddad, *Premières neiges à Pondichéry*. Editions Zulma.**

**Judaïcine.fr**  
Un média du Fonds Social Juif Unifié

**Toute l'actualité du  
cinéma israélien  
sur Internet**

[www.judaïcine.fr](http://www.judaïcine.fr)

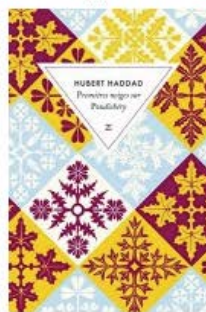
05/01/2017

## Premières neiges sur Pondichéry, Hubert

Ecrit par Léon-Marc Levy 05.01.17 dans La Une Livres, Les Livres, Critiques, Roman, Zulma

Premières neiges sur Pondichéry, 179 p. 17,50 €

Ecrivain(s): Hubert Haddad Edition: Zulma



*Comme de longs échos*

*Dans une téné*

*Vaste comme l*

*Les parfums, les couleurs*

Charles Baudelaire. Extrait du *Sonn*

Hubert Haddad nous offre un magnifique roman nimbé d'une aura toute baud universalisme sensoriel et philosophique rarement atteint. En ces temps de rec d'identitarismes glaçants, de rejets haineux et de violences meurtrières, c'est un monde, que ce livre entonne et fait vibrer longtemps dans nos mémoires. Vibrate d'autant plus longtemps que ce roman est plein de musique, sous l'archet de Hochéa Meintzel, vieux violoniste classique mais aussi de musique populaire juive d'Europe centrale (klezmer), celle qui a fait dans les pogroms.

Hochéa a quitté Jérusalem, comme il avait quitté Lodz des décennies plus tôt. Mais ce départ, contrairement à ce qu'on croit, n'est pas contraint. C'est un choix. Etrange choix : Hochéa aime Jérusalem, son animation, ses rues colorées, ses musiciens, ses amis. Mais il aime aussi Samra, sa (jeune) fille adoptive. Mais il part, sait-il vraiment pourquoi ?

« Je ne suis plus Israélien et je ne veux plus être Juif, ni homme, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque statut. Un attentat terrible dans un bus – où il se trouvait en compagnie de sa petite Samra et dont ils sortiront tous deux des cadavres – et l'assassinat de Yitzhak Rabin, ont enclenché en lui un processus de délitement identitaire, sioniste. Alors il part, vers l'Inde, avec le projet de ne jamais revenir.

Les deux exils – sources de déchirures douloureuses – et la rencontre d'un pays magique vont se faire dans une « correspondance » dans lequel les sons, les senteurs et les couleurs, en une étroite tresse quotidienne, vont se mêler aux blessures du vieux musicien. Images, parfums et sons de Lodz, avec leur charge de souffrances. Sons de Jérusalem et qu'il retrouve dans de vieilles synagogues à Kochi, sur la côte de Malabar. Ô ce Kaddish qui continue au roman entier – chanté par les vieux Juifs de Lodz, par les officiants de Jérusalem, par les quelque-uns de la Synagogue Bleue de Kochi !

« *Yitgadal veyitkadach chemé raba, bealma di vera khirouté, veyamikh mallhouté veyatsma'h pourkané vikar.*

Aux sons répondent les fragrances incroyables des rues des villes sur la Côte de Malabar.

"Les jungles et la mer offraient leur manne aux exilés de Babylone, de Tyr et de Jérusalem. Partout dans les senteurs de muscade, la racine de curcuma, l'écorce du cannelier, la vanille, le gingembre, le cumin des sorciers, la pâte de safran des fiançailles répandaient leurs évocations olfactives loin dans la mémoire."

## RENTRÉE LITTÉRAIRE



**PREMIÈRES NEIGES SUR PONDICHÉRY**  
Hubert Haddad  
Éditions Zulma, 192p.,  
17,50 €

Il ne neige jamais sur Pondichéry, le ciel reste bleu même à Noël. Les flocons blancs qui tombent sur la ville viennent de la mer, fruits d'une pollution au phosphore. Si le spectacle est magnifique, « cette neige est immonde », juge Mutuswami, la belle interprète qui décrit le phénomène à Hochéa Meintzel, immense violoniste israélien venu en Inde pour un festival. Pourquoi le vieux musicien aveugle a-t-il accepté ce périple au bout du monde, alors que même dans sa ville, Jérusalem, chaque pas lui est pénible ? Il voulait tourner le dos au « gouffre de révolte et d'incompréhension » qu'Israël a creusé en lui. Arrivé très jeune dans ce pays, rescapé polonais de la Shoah qui a décimé sa famille, il a placé tous ses espoirs dans la nation juive : « C'était avant la multiplication des attentats, avant le mur. Yitzhak Rabin n'avait pas encore été assassiné par un juif orthodoxe. On pouvait

espérer un règlement pacifique du conflit ». Mais l'homme n'a pas supporté de voir son pays s'enfoncer dans la violence. Quand un attentat a frappé le bus à bord duquel il se trouvait avec sa fille adoptive, les laissant en apparence indemnes, il n'a pas eu d'autre choix que de fuir : « Je ne suis plus israélien et je ne veux plus être juif, ni homme, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque héritage ». Le festival est un prétexte. Hochéa est ici pour échapper à jamais à son pays, à son passé et à l'histoire de son peuple : « - Allez-vous rester longtemps ici ? - Sur cette planète ? - Ici, à Pondichéry. Vous ne connaissez personne... - C'est reposant malgré le bruit. J'ai passé tant d'années dans le monde ». Le vieux musicien cherche le repos dans l'isolement. Quête impossible dans cette Inde hantée de fantômes, d'éléphants, de dieux aux multiples figures, de vaches sacrées, d'hommes de toutes religions, de femmes porteuses de secrets, apparitions fugitives et entêtantes de ce récit tourbillonnant. Hochéa voudrait échapper pour toujours à sa mémoire, une mémoire douloureuse et défaillante. Elle revient presque à chaque page, tantôt « grand lotus étioilé », tantôt « patinant dans un gouffre », elle est « en cendres », « brumeuse », « effacée »... Au gré d'un ouragan, le vieil homme trouve refuge dans la synagogue de Fort Cochin, refuge des derniers juifs du Kerala. Les neuf hommes attendent un visiteur providentiel afin de former le minyan, quorum de dix fidèles, règle indispensable à la prière sacrée. Hochéa Meintzel, qui refuse d'être juif, ouvre à contrecœur la bouche pour dire le kaddish de l'orphelin. En retour, les derniers juifs du Kerala ouvriront à son cœur un chemin vers la guérison. *Premières neiges sur Pondichéry* est le récit d'un miracle : « les étincelles du hasard font parfois coïncider au même coin de rue un cyclone et un vieil ashkénaze de passage pour que le kaddish puisse à l'occasion réveiller les mémoires ».

## Dans la vallée de l'ombre et de la mort

Hubert Haddad nous emmène cette fois en Inde, avec ces *Premières neiges sur Pondichéry* où un vieux musicien israélien cherche la lumière. Quête spirituelle et initiatique.

PAR ÉLISE LÉPINE